CE NUMÉRO DOIT ÊTRE DISTRIBUÉ GRATUITEMENT AVEC Le Petit Journal.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 1 — Jeudi 9 Avril 1908

16 PAGES — TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

POUR LA FAMILLE — 5c

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

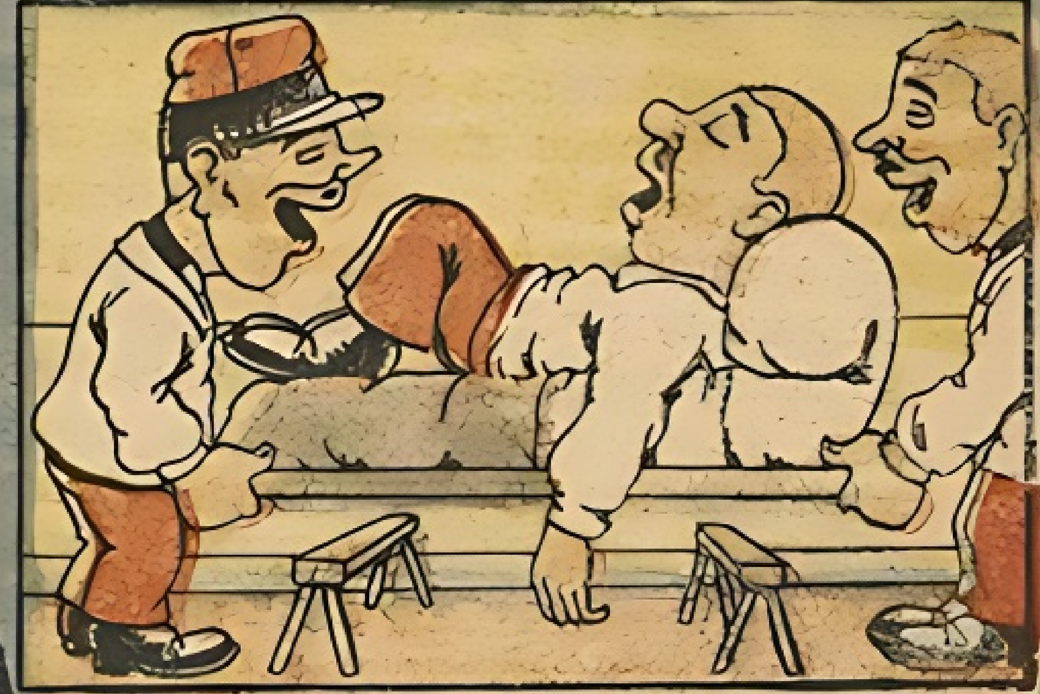
ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs p^r an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

LES ANNÉES DE SERVICE DE THÉODORE TIROFLANT



Bon sang d'bon sang d'bonsoir ! v'là qu' j'ai quatre jours d'salle de police !... si c'est pas malheureux : c'est les autres qui font les blagues et c'est moi qui récolte de la boîte !... Non mais, figure-toi, mon 'ieux...





... que tout à l'heure j'm'étends sur mon lit. Pas plutôt couché, j'm'endors comme une bûche et j'me mets à rêver que, léger comme un petit papillon, je quitte la terre et je m'envole dans l'espace











J'rêve aussi que j'visite incognito la Lune, quand un bruit épouvantable me réveille. Furieux d'être dérangé, v'là que j'crie : « Non, mais des fois, faudrait voir à voir à ne pas faire du pétard comme ça, toi !... »





J'me mets sur mon séant, pour me lever mais j'me cogne la tête après le plafond. Ah ! mon 'ieux, tu parles si j'en vis trente-six chandelles ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? C'étaient les autres qui, pendant mon sommeil, m'avaient mis avec mon lit sur la planche à



En bas, l'sergent criait tout c'qu'i savait. J'descends tant bien que mal d'où mon lit était perché et l'sergent m'ficha quatre jours de clou pour soi-disant m'apprendre à mettre de la viande sur la planche à pain.



Voilà, mon 'ieux, pourquoi j'suis coffré !... Heureusement que j'me fais pas de bile pour si peu. Et puisqu'on a le temps, je vais vous raconter comment j'ai débuté dans le métier.

(Voir la suite page 8.)

L'Épatant! Ouvrez un dictionnaire et vous verrez que ce mot est parfaitement académique. Qui ne l'a déjà prononcé? Tout le monde en connaît la signification : c'est une expression, c'est *l'expression française* par excellence. La présente publication, étant donné son caractère, ne pouvait porter un titre plus approprié.

Nous n'entrerons donc pas dans un panégyrique inutile, nous ne voulons pas faire mousser un article inconnu, n'offrant pas au public une pilule aux effets plus ou moins aléatoires. Vous le reconnaîtrez avec nous, chers lecteurs, le *boniment* en l'occurrence est inutile, puisque vous avez la faculté de juger la chose avec vos yeux et votre intelligence et de reconnaître unanimement que le journal dont nous avons l'avantage de vous soumettre le premier numéro est **épatant**. De soi-même, ce mot vient à la bouche en parcourant cette publication nouvelle et nous n'avons cru mieux faire qu'en l'intitulant du nom qui lui convenait le mieux :

L'Épatant

L'ÉPATANT ne coûte que **5 centimes.**
L'ÉPATANT paraît sur 16 pages.
L'ÉPATANT paraît tous les jeudis.
L'ÉPATANT a 4 pages en couleurs.
L'ÉPATANT publie **Les Années de service de Théodore Tiroflant**, désopilante histoire militaire, illustrée par ALBERT LANMOUR.
L'ÉPATANT publie **Les Chercheurs d'Ivoire**, grand roman inédit d'aventures étonnantes, par le distingué auteur DANIEL HERVEY.
L'ÉPATANT publie dans chaque numéro une nouvelle dramatique inédite, policière ou palpitante.
L'ÉPATANT publie une nouvelle comique inédite, illustrée par nos meilleurs artistes.
L'ÉPATANT publie de nombreuses histoires en images.
L'ÉPATANT publie de nombreux dessins humoristiques.
L'ÉPATANT donne des conseils de toute nature.
L'ÉPATANT donne, dans le COIN OU L'ON S'AMUSE, des rébus, charades, etc., etc.
L'ÉPATANT publie DEUX GRANDS CONCOURS, avec nombreux prix en espèces et en nature.
L'ÉPATANT ne coûte malgré cela que

5 CENTIMES

UN BON CONSEIL



Le Cordonnier. — Vous avez là des ongles incarnés qui vous feront terriblement souffrir si vous ne les faites pas enlever!



La marchande de quatre-saisons chantant : Hareng qui glace, hareng nouveau!
— Mais tu n'es pas en mesure, chouchoute, ça m'étonne plus que tu ne fasses pas d'affaires.



Le directeur d'une des principales compagnies de chemin de fer de Berlin était assis devant son bureau, occupé à parcourir un volumineux courrier.

Après avoir pris connaissance de plusieurs lettres et de différents rapports concernant la compagnie, il sonna :

Un groom se présenta.

— Veuillez dire à M. Bilhardt de venir me trouver, j'ai à lui parler.

Le groom disparut et, quelques instants après, Wilhelm Bilhardt, un des inspecteurs de la compagnie, entra dans le bureau du directeur.

Wilhelm Bilhardt était âgé d'une trentaine d'années. Entré tout jeune au service de la compagnie, il avait su, par son zèle et son activité, gagner la confiance de ses chefs, et était parvenu rapidement, sans aucune protection, au grade d'inspecteur.

— Monsieur Bilhardt, lui dit le directeur, j'ai reçu à différentes reprises plusieurs réclamations au sujet du service sur la ligne de Reusuiler, il faudra aller demain jusqu'à Grünsback faire une enquête, et me donner un rapport détaillé à ce sujet.

Le directeur jeta un coup d'œil sur une liasse de papiers, et finalement congédia l'inspecteur en lui recommandant de ne pas manquer de prendre le train de 10 heures 20, le lendemain matin.

Wilhelm Bilhardt se promenait de long en large sur le quai, en attendant le départ du train, et échangeait quelques paroles avec un des employés de la gare. Au moment où le convoi allait se mettre en marche, il sauta dans un wagon de première classe.

Comme l'inspecteur se mettait à la portière pour dire un dernier mot à l'employé, il entendit une voix derrière lui, qui disait tout bas en espagnol :

— Ce n'est pas de chance ; je croyais bien que nous aurions été seuls dans le compartiment ; sans cet imbécile, nous aurions été tranquilles.

Il fut sur le point de répondre lorsqu'il entendit une autre voix s'exprimant dans le même langage :

— Déveine ! Mais, s'il nous gêne, nous lui réglerons son affaire.

Il faut dire que Wilhelm Bilhardt comprenait et parlait parfaitement l'espagnol ; avec beaucoup de présence d'esprit il se retira de la portière, et s'assit sans laisser voir par le moindre geste qu'il avait tout compris.

Il regarda négligemment pendant un moment ses compagnons. C'étaient deux hommes de mauvaise mine : l'un était petit et avait des yeux gris d'une mobilité inquiétante, l'autre était grand et solidement bâti.

De leur côté, les deux hommes le regardèrent attentivement. Puis le petit se pencha vers Bilhardt et lui demanda en espagnol si la fumée le dérangeait.

L'inspecteur eut bien garde de se trahir, il secoua simplement la tête et répondit en allemand qu'il ne comprenait pas.

— Nous voudrions fumer, cela ne vous dérange pas ? dit l'espagnol en mauvais allemand.

— Oh ! pas du tout !

Il sourit et fit un signe de tête. Mais l'autre individu n'était pas satisfait. Se tournant vers Bilhardt, il lui adressa les pires injures en espagnol.

Bilhardt ne broncha pas : il se contenta de hausser les épaules, sans avoir l'air de comprendre. Alors le petit homme expliqua après un silence :

— Mon ami ne parle pas allemand et il vous demande si vous avez des allumettes.

Bilhardt lui tendit sa boîte en souriant, puis, tirant un carnet et quelques papiers de sa poche, il fit semblant d'être occupé mais il ouvrit l'oreille.

Les autres commencèrent à parler en espagnol.

— Nous pouvons causer, dit le plus petit, il ne comprend pas.

— Non, mais il va nous gêner, répondit son compagnon.

— Qu'allons-nous faire ?

— Ne te tourmente pas, mon ami, nous ne craignons rien, et nous pourrons facilement le ligoter et le glisser sous la banquette.

Cette agréable perspective fit tressaillir légèrement Wilhelm Bilhardt, mais il fit toujours semblant d'être occupé à consulter ses papiers.

Les autres, définitivement rassurés, continuèrent :

— Et maintenant, aux affaires, dit le plus grand.

— Tu les as apportées ?

— Oui, deux, dans le sac.

Et il montra du doigt le filet.

— Bon ! Voici le plan.

Il sortit un papier imprimé de sa poche.

Wilhelm Bilhardt lança furtivement un regard et fit un grand effort pour garder contenance.

Car il avait instantanément reconnu la feuille officielle sur laquelle des instructions avaient été données au sujet d'un train spécial qui devait aller ce matin de Grünsback à Berlin, et dans lequel était le prince von Herlinden, un des plus hauts personnages de la cour.

L'inspecteur avait bien reconnu le papier, car c'était lui-même qui avait été chargé de donner les instructions à ce sujet, et qui, la veille, en avait envoyé la copie à tous les principaux employés, le long de cette ligne.

D'une façon ou d'autre, ces hommes étaient parvenus à en avoir une copie, et il devina qu'ils avaient de mauvaises intentions.

Un mot au sujet de ces « instructions », qui sont toujours données lorsqu'un train spécial doit effectuer un trajet sur une ligne quelconque.

L'horaire du train en question est méticuleusement établi d'un bout à l'autre du parcours. L'heure à laquelle il doit passer aux gares et aux principaux postes de signaux est indiquée pour la commodité du mécanicien et des chefs de gares, tout le long de la ligne.

Les précautions sont prises pour aiguiller les trains ordinaires sur les voies de garage, pour permettre le passage du train spécial, tandis que le nombre des wagons, dont se compose le train et la situation exacte du wagon-salon, quand c'est un haut personnage qui voyage, sont soigneusement notés.

Donc, quoique occupé en apparence, Wilhelm Bilhardt écoutait avec attention.

— Maintenant, dit le plus grand, il s'agit de savoir exactement l'heure à laquelle notre train doit croiser le train spécial.

— Tu vois, c'est marqué là-dessus ; il doit passer à Heidalgen à 11 heures 40. Nous ne nous arrêtons pas à Heidalgen, mais j'ai vu sur l'horaire que nous devions y passer à 11 h. 20 ; donc ce sera environ dix minutes après avoir passé Heidalgen. Il y a une cabine de signaux un peu plus loin ; le train spécial doit passer là à 11 h. 27, c'est à cet endroit que nous le croiserons.

— Nous devons faire attention à l'heure.

— Naturellement, et un de nous doit se mettre à la portière pour surveiller la voie.

— Le prince voyage dans le quatrième wagon après la locomotive, nous devrons avoir les bombes prêtes en main et les lancer aussi vite que nous pourrons. Cela devra être fait en une seconde. Je lancerai la mienne par la portière, et tu lanceras la tienne par un des côtés, en même temps.

— Et qu'allons-nous faire de ce gênant personnage ?

— Je te l'ai dit, il va falloir le ligoter. Quant à nous, mon Dieu, nous savions les risques, lorsque nous avons été désignés par le sort à la dernière réunion.

— Si notre mécanicien entend l'explosion et arrête, il faudra descendre et fuir rapidement.

— Si le train ne s'arrête pas, nous tirerons le signal d'alarme avant d'arriver à Heidalgen, sous un tunnel, si c'est possible, et nous nous débrouillerons du mieux que nous pourrons.

Wilhelm Bilhardt avait compris toute la situation. Ces hommes étaient sur le point d'attenter à la vie du prince von Herlinden en lançant deux bombes dans le wagon-salon lorsque les trains se croiseraient !

C'était un plan habile. Ils savaient que le train spécial serait bien gardé, que la voie serait surveillée, et que personne ne suspecterait une attaque venant de l'express d'Heidalgen.

Rapidement il envisagea la situation : il n'y avait pas un instant à perdre. Comment pourrait-il empêcher ces hommes d'exécuter leurs projets ? C'étaient deux individus d'apparence solide, il était inutile de les attaquer ; s'il essayait de tirer le signal d'alarme qui se trouvait de leur côté dans un coin du compartiment, ils l'empêcheraient, c'était certain ; en tous cas, il devait agir promptement, car ils allaient bientôt probablement le rendre impuissant.

Subitement, une inspiration le frappa. Il avait son carnet sur ses genoux et il tenait dans ses mains les papiers qui avaient l'air de tant le préoccuper.

Sortant un crayon, il eut l'air de prendre des notes, puis il tira un petit morceau de papier de son carnet, faisant attention que ses compagnons ne puissent voir ce qui était imprimé dessus.

C'était un petit papier, presque carré, d'un genre très usuel à une certaine catégorie d'employés de la compagnie, une simple formule télégraphique servant à envoyer les messages officiels. Il prit note du numéro du wagon et très tranquillement, pour ne pas éveiller de soupçons, écrivit ces mots :

« De : Express, Heidalgen, 2.784. A : — Anarchistes dans compartiment, veulent faire sauter train spécial prince Von Herlinden, arrêtez express, à Heidalgen. Bilhardt. »

Mettant nonchalamment la main dans la poche, il sortit quelques pièces de monnaie, les enveloppa dans la formule télégraphique, la tint dans sa main, et se prépara à agir.

Puis il se mit à la portière.

Il y avait encore huit kilomètres avant la prochaine station mais le train allait passer devant une cabine de signaux, de ce côté de la ligne, dans une demi-minute.

A ce moment, il entendit un des hommes dire à l'autre :

— Nous ferions bien d'attacher bientôt cet imbécile.

Ceci le décida d'agir. Se tenant debout contre la portière, il passa la main gauche en dehors, contre le panneau, et fit semblant de s'intéresser au paysage.

Puis, comme le train passait devant le poste de signaux, il agita son bras de haut en bas, d'une manière spéciale, en regardant fixement la cabine, et sans que les deux hommes s'aperçussent de son manège. A sa grande joie, l'aiguilleur était à son poste.

Bilhardt lança le papier, qui, grâce aux pièces de monnaie, tomba aussitôt, au lieu de s'envoler. L'aiguilleur leva la main d'un geste brusque. Il l'avait vu et avait compris.

Une seconde après, un coup violent frappa l'inspecteur à la tête par derrière, et il tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouva étendu sur le plancher du wagon, ses mains et ses pieds étaient solidement attachés, il avait un bandeau sur les yeux, et un bâillon était enfoncé dans sa bouche.

— Il aurait mieux valu lui enfoncer quelques centimètres de fer dans le dos, grogna l'un des deux individus.

— Oh ! ça va bien, dit l'autre. Nous n'avons rien à lui reprocher, et il ne peut pas nous nuire. Allons, à présent, nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres d'Heidalgen, et il n'y a pas de temps à perdre. D'abord, il faut briser cette vitre.

Un bruit de verre cassé se fit entendre, et il dit à son compagnon :

— Maintenant, les bombes... Mets-le sur la banquette... C'est ça.

Le train filait toujours.

Il y eut un long silence.

Puis un coup de sifflet retentit.

— Nous allons passer à Heidalgen, dit un des hommes.

Mais le coup de sifflet fut suivi du grincement des freins sur les roues.

— Qu'est-ce qu'il y a ? La voie est fermée ! Remets les bombes dans le sac... là.... nous nous nous arrêtons, oui.. non ! l'aiguilleur agite un drapeau vert, nous marchons... non, non, nous nous arrêtons, de nouveau ! Heureusement que nous avons bâillonné cet idiot ! Ah ! le train s'arrête, en gare ! Malédiction !

A ce moment, en effet, le train stoppa et une voix sur le quai, s'écria :

— Voilà le 2,784 A.

Et la portière s'ouvrit.

Les bandits furent on ne peut plus surpris, lorsqu'ils virent deux agents de police et un employé de la compagnie pénétrer dans le compartiment.

Ils essayèrent d'ouvrir l'autre portière, mais en vain.

Avant qu'ils aient pu se rendre compte de ce qui se passait, on leur avait mis les menottes et l'employé de la compagnie avait ouvert le sac.

— Des bombes ! s'écria-t-il, et une vitre cassée ! C'est ça, vous vouliez les jeter sur le train spécial, n'est-ce pas ?

« Heureusement que nous avons reçu le message à temps. Où est donc M. Bilhardt ? J'espère qu'ils ne l'ont pas tué.

Alors, une forme humaine roula de dessous la banquette et l'inspecteur fut bientôt débarrassé de ses liens et de son bâillon. Dès qu'il fut délivré, il fit aux prisonniers un petit discours moqueur en excellent espagnol.

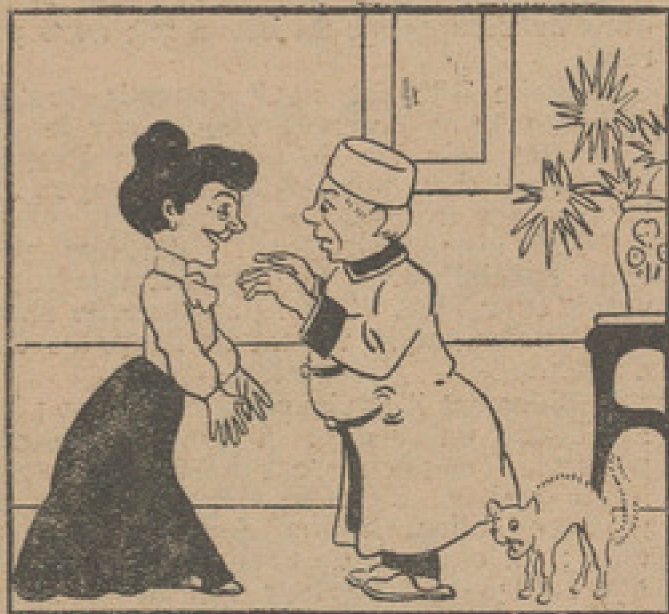
— Ah ! cria le plus grand des deux en serrant les poings. Je regrette de ne pas avoir écouté José et de ne pas vous avoir tué, canaille !

Bilhardt ne répondit rien et le train repartit, laissant les prisonniers aux mains de la police.

La compagnie récompensa largement l'inspecteur pour son sang-froid et sa présence d'esprit, et Wilhelm Bilhardt reçut du prince Von Herlinden un cadeau splendide en témoignage de sa reconnaissance envers l'homme qui lui avait sauvé la vie.

FORTUNIO.

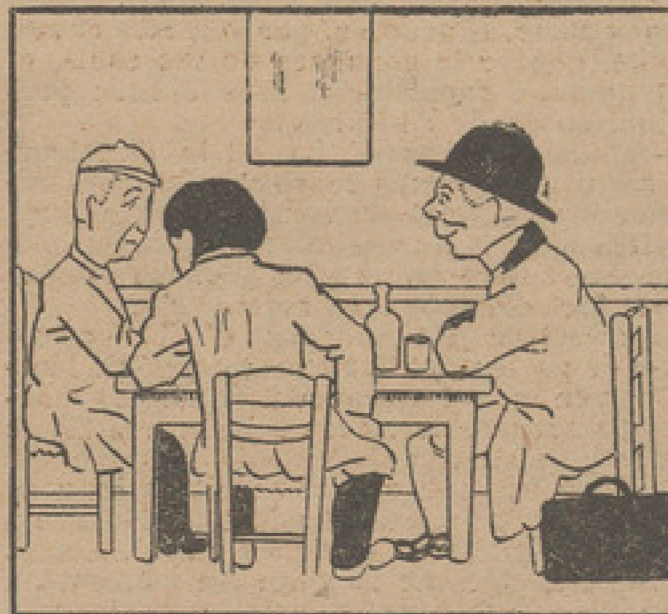
L'HYPNOTISEUR



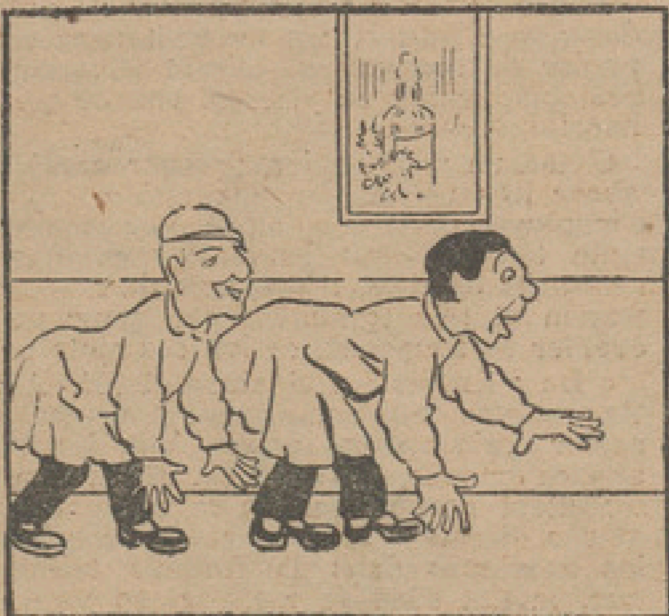
Des farceurs ayant persuadé à M. Briquemolle qu'il possède la puissance hypnotique, l'honnête bourgeois ne songe plus qu'à en faire la preuve. Ainsi, il ne cesse de dire à son épouse : « Anastasie, regarde-moi dans le blanc des yeux. — Eh bien, après ? — Avoue que tu sens mon fluide, avoue que ma puissance hypnotique agit sur toi ? — Tu es fou, mon pauvre. »



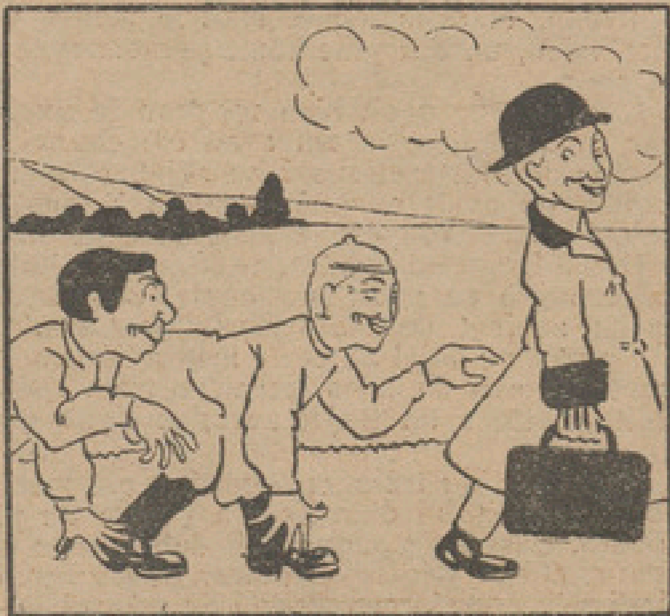
« Ma femme y met de la mauvaise volonté, déclare Briquemolle après ces expériences sans succès. Mais un de ces jours je lui prouverai que je suis un hypnotiseur hors ligne. » Sur ces entrefaites ayant décidé de faire un petit voyage d'agrément, il part emportant une valise bien garnie.



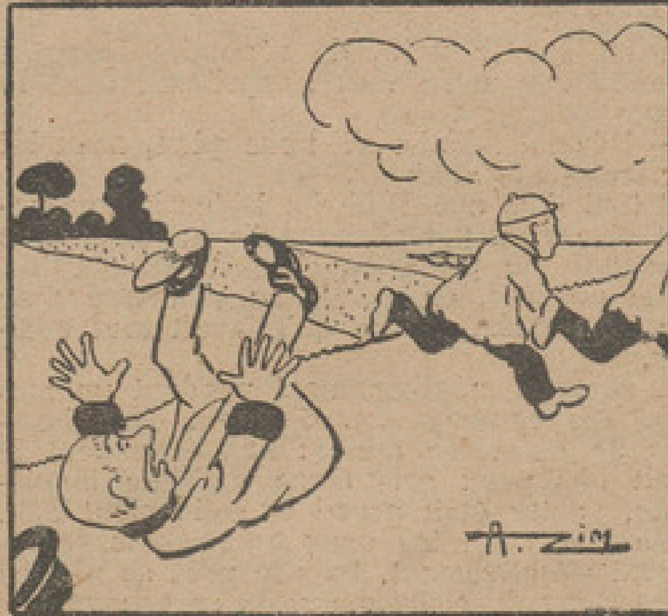
M. Briquemolle surpris par la pluie a cherché un abri dans une auberge isolée, à mi-chemin de la gare. Deux garçons maquignons y sont installés. Briquemolle, tout en trinquant avec eux, ne manque pas de parler d'hypnotisme et de sa prétendue faculté d'hypnotiseur. « Je connais ça, fait un des maquignons ; j'ai vu un bonhomme qui persuadait ses sujets qu'ils étaient des animaux. »



« Voulez-vous tenter l'expérience ? propose Briquemolle. — Ça va, répondent les maquignons. — Regardez-moi dans le blanc des yeux... Maintenant, vous êtes deux chiens. » A l'instant les deux garçons se mettent à quatre pattes et aboient avec force cabrioles. « La pluie a cessé, je vais me faire accompagner chez moi par mes sujets ; ma femme ne plaisantera plus ma puissance hypnotique. »



Allons, Pataud, allons, Médor, rentrons à la maison avec mémaître. » Et Briquemolle quitte l'auberge suivi par ses hommes chiens. L'aubergiste ne peut en croire ses yeux. Voici l'hypnotiseur et ses deux toutous en pleine campagne. « Hein ? que veut dire ceci ?... »



Briquemolle, sous une poussée terrible, vient d'être envoyé à dix mètres, les quatre fers en l'air, et les hommes chiens, ayant pris sa valise et son parapluie, détalent à toutes jambes. « Hélas ! gémit l'hypnotiseur quand il s'est remis debout, je n'avais pas prévu que mes chiens pouvaient devenir enragés... Ils sont enragés ! »



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

I

A LA RECHERCHE D'INTRÉPIDES COMPAGNONS. — UNE CRÉATURE ÉNIGMATIQUE. — UN COUP HARDI. — UNE CHAUDE AFFAIRE. — EN PARTANCE.

Vers onze heures et demie du matin, à la fin d'avril 1901, un homme arpentait la rue Monsieur-le-Prince, examinant attentivement les maisons et cherchant visiblement à rassembler des souvenirs déjà un peu lointains.

D'une stature très élevée, charpenté à la fois solidement et élégamment, d'une maigreur nerveuse révélant une vigueur peu commune, il avait naturellement l'allure souple des grands félins, que venait corriger une très apparente empreinte militaire.

Il s'arrêta brusquement et fit volte-face.

Sa figure maigre, énergique, totalement imberbe, était d'une singulière beauté. Il pouvait avoir de vingt-huit à trente ans, peut-être un peu davantage.

Sa chevelure blond très pâle, ses yeux pénetrants et froids, d'un gris d'acier, quelque chose d'indéfinissable répandu dans tous ses traits, révélaient une origine anglo-saxonne. Son teint pâle uni était de ceux que le hâle ne saurait attaquer et sur lesquels les intempéries, même repétées, se bornent à déposer une patine olivâtre.

Son regard aigu, la crispation volontaire habituelle à sa bouche fine, ses gestes précis, le désignaient comme appartenant à la marine, ce métier qui imprime sa marque indélébile et facilement reconnaissable sur tous ceux qui s'y vouent.

Il entra dans un petit restaurant modeste et gagna la caisse en familier des lieux.

Il questionna la femme entre deux âges qui y trônait, à côté d'un vase de fleurs fanées et d'une pile de serviettes d'une blancheur douteuse.

— M. Maurice Pitache prend-il toujours ses repas ici ?

Sa voix, brève et impérative, fit tressaillir la femme.

— Vous dites, monsieur ?

Il dut répéter sa demande.

— M'entendez-vous ? fit-il avec impatience.

Elle répondit précipitamment.

— Mais oui, monsieur !... Le docteur Pitache ne va même pas tarder à arriver... c'est son heure pour le déjeuner... Si monsieur veut bien s'asseoir ?...

Et elle se levait, attirant une chaise près du comptoir. Mais, le jeune homme gagnait une des tables libres, au bout de la salle à moitié pleine de consommateurs.

— C'est bien, je vais l'attendre.

Peu de minutes plus tard, plusieurs jeunes gens entraient en causant avec bruit dans le restaurant.

— Monsieur Pitache !... cria la caissière.

Et, désignant le marin :

— Un monsieur qui vous demande.

Pitache se retourna, surpris.

— Moi ?

C'était un gros garçon, de taille moyenne, l'air réjoui, l'œil intelligent et bon, la barbe brune en broussailles, le vêtement assez négligé.

Il eut un cri de joie.

— Vous, Vallençais !... Ah ! quelle bonne surprise !... Si je m'attendais !...

Et, en deux enjambées formidables de ses jambes courtes, il rejoignit le marin et serra vigoureusement la main que l'autre lui tendait en souriant.

— Asseyez-vous, fit celui-ci, avec le ton impératif qui lui était coutumier, mais qui émanait d'une supériorité physique et morale si évidente que nul ne songeait auprès de lui à s'offusquer de ses manières autocratiques. Asseyez-vous, Pitache, et ne bavardez pas inutilement. J'ai à causer avec vous de choses importantes, et très peu de temps à perdre.

Le visage de Pitache exprima l'ébahissement et l'amusement.

— Ah vous êtes bien toujours le même, cher marquis ! s'écria-t-il avec bonne humeur.

Celui auquel il venait de donner ce titre fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Qu'il ne soit plus question de « marquis » entre nous, je vous prie !... Rappelez-vous, Pitache, que, désormais, pour tout le monde sans exception, je suis Harley Vallençais, tout court...

— Lieutenant de vaisseau, corrigea Pitache.

L'autre répondit sèchement :

— Non, car je viens de quitter l'armée.

Le jeune docteur tombait de surprise en surprise.

— Définitivement ?...

— Tout ce qu'il y a de plus définitivement.

— Mais, votre famille ?...

— En deux mots, et pour que cela ne revienne plus jamais entre nous. — Mon père est mort, il y a deux ans ; ma mère l'a suivi huit mois après... je suis brouillé avec mon oncle et mes cousins anglais de ma famille maternelle, et ne les reverrai de ma vie, je l'espère... Le château de Vallençais est vendu... je pars pour l'Afrique du Sud, et c'est à ce propos que j'ai à vous entretenir. — Maintenant, répondez à mes questions... Voici bientôt six ans que je vous ai perdu de vue, mais je suppose que vous avez continué vos études de médecine et que vous êtes resté le brave garçon que j'ai connu autrefois au collège Louis-le-Grand où nous étions tous deux internes... Votre carrière ?... Vos parents ?... Vos projets ?...

— Ma foi, répondit Pitache, je vais vous renseigner aussi laconiquement que vous semblez le désirer.

« Depuis le collège, je n'ai pas beaucoup changé au moral... je suis toujours un naïf, auquel néanmoins la vie s'est chargée de donner un peu d'expérience... Mon père, médecin en Vendée, est mort, je suis absolument seul au monde... je possède une maigre petite rente de dix-huit cents francs... J'ai en poche mon diplôme de docteur, et depuis plusieurs mois je suis à la recherche d'un poste ou d'une localité où j'ai chance de gagner honorablement ma vie...

— Craindriez-vous des expéditions aventureuses, une vie difficile, des dangers répétés, un climat souvent meurtrier, des périls de tous genres ?...

Les yeux de Pitache brillèrent.

— Vous voulez m'emmener en exploration dans l'Afrique du Sud ?... Quelle bonne idee !... Je suis votre homme !...

Vallençais sourit.

— Vous acceptez comme cela, sans savoir de quoi il s'agit, ni dans quelles conditions je vous engage ?

Pitache fit un geste d'insouciance.

— Oh ! je m'en remets à vous !

Harley le regarda avec une expression de bienveillance dans ses yeux habituellement durs.

— Et vous avez raison, après tout ! — Voici ce que c'est. — Je suis l'agent de la maison Stevenson, Charmeix et Lévy, dont les comptoirs sont à Londres, Paris, et Dresde... Je ne suis nullement le chef d'une mission ayant un but scientifique ou humanitaire, mais simplement d'une expédition commerciale... L'on m'envoie à la récolte de l'ivoire dans les régions jusqu'alors inexplorées... J'emmène quelques compagnons et je vous propose d'être notre docteur... Vous serez naturellement défrayé de tout, et, chaque année, une somme de vingt-cinq mille francs sera déposée en votre nom à la banque que vous désignerez... Vous vous engagerez pour trois années consécutives au bout desquelles vous aurez un an de repos, pour recommencer ensuite, par périodes de trois ans, jusqu'à ce que la terre d'Afrique garde nos os. — Cela vous va-t-il ?

Pitache s'écria :

— Je crois bien !... mais c'est la fortune !...

Et il allait se répandre en de verbeuses considérations lorsque Harley l'arrêta.

— Avalez rapidement le coriace bifteck que l'on vient de nous servir. Ensuite, si vous n'avez pas d'empêchement, vous m'accomgnerez dans la recherche que je dois faire de nos autres compagnons.

Vingt minutes plus tard, les deux amis montaient dans un taxi-auto qui filait vers le quartier de l'Etoile.

Vallençais fit descendre Pitache devant une maison moderne de la rue Saint-Didier. L'ascenseur les déposa au troisième étage. Harley posa deux fois le doigt sur le bouton électrique.

— Surtout, recommanda-t-il, ne laissez paraître aucun étonnement, quoi que vous aperceviez ici. Camille Sol est un être absolument exquis, malgré tout ce qui l'entoure d'étrange et de saugrenu...

La porte s'ouvrait, et le docteur vit avec stupeur s'encadrer dans l'embrasure la plus surprenante figure que l'on puisse imaginer.

Habillé d'une sorte de robe antique, flottante, d'étoffe blanche, c'était le torse d'un éphèbe, surmonté d'un visage ambigu, aux méplats coupants, aux yeux inquiétants qu'ombrageaient d'épaisses touffes de cheveux blonds courts et frisés.

L'apparition recula, avec un cri joyeux :

— Vous !... c'est vous !...

Harley entra, poussa devant lui, dans l'appartement, Pitache muet de stupeur, puis ferma la porte derrière eux.

Ils se trouvaient dans une petite pièce bizarrement meublée d'un divan couvert d'une peau d'ours, d'un bureau encombré de vieux in-folios. Aux murs, pendaient d'innombrables feuilles où étaient tracés les signes du zodiaque, des figures cabalistiques. Partout,

c'était la représentation conventionnelle du soleil, et l'astre se multipliait encore en des multiples objets de toutes tailles et de tout métal, bois, os ou verre.

— Pas trop de stupéfaction à ma vue, ma bonne Camille, dit Harley gaiement, sans quoi je croirai que décidément votre qualité de devineresse et votre don de seconde vue ne sont qu'une fumisterie.

La jeune femme — car, décidément, cet étrange personnage était du sexe féminin, — fit un geste.

— Allons, ne me blaguez pas, monsieur de Vallençais.

— Sol, fit-il avec une familiarité despotique, je vous ai rencontrée aux quatre coins du monde : donc je sais que les voyages ne vous font pas peur. — Actuellement, j'ai besoin de vous pour une expédition lointaine et qui durera des années. — Etes-vous prête à partir, ce soir à huit heures cinquante-neuf ?...

Elle demanda simplement :

— Avec vous ?

— Oui.

— Où dois-je vous retrouver ?... Quels bagages puis-je emporter ?

Harley jeta un regard amusé à Pitache.

— Voilà une femme comme je les aime ! s'écria-t-il. Pas bavarde et sachant se décider rapidement !...

Camille Sol détourna son visage mat envahi d'une imperceptible rougeur.

— Oh ! murmura-t-elle, je n'agirais pas ainsi avec tout le monde !

Le jeune chef de l'expédition avait repris son visage fermé et un peu hautain.

— Donc, conclut-il, puisque cela vous agrée, soyez à huit heures à la gare d'Orléans... N'emportez comme objets personnels que ce qui pourra tenir dans une cantine d'ordonnance. Ne vous préoccupez d'aucun vêtement de rechange... nous nous équiperons à Marseille.

Il se levait.

— Vous partez déjà ? fit la jeune fille avec désappointement.

— Mes minutes sont comptées, prononça-t-il brièvement d'un ton sans réplique.

Et ce ne fut qu'au seuil de la porte qu'il présenta l'un à l'autre ses deux futurs compagnons.

— Mme Camille Sol, chiromancienne par caprice, femme d'esprit et de talent par moments, souvent un peu détraquée et très « maboul », capable de tout en mal et en bien, selon l'occurrence, ayant sauvé la vie de plusieurs amis, et, je crois, assassiné quelques-uns de ses ennemis. — Le docteur Maurice Pitache, un provincial de Paris, un brave garçon, pas très débrouillard, mais qui a du fond et que nous formerons vite...

Le jeune homme et la devineresse eurent à peine le temps d'échanger une poignée de mains, Vallençais entraînant le docteur.

— Dépêchons-nous !... Nous avons à prendre Pierre Audet et ce sera plus compliqué qu'ici !...

Camille eut une exclamation.

— Le chauffeur ?... Mais, vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?...

Déjà, les deux hommes étaient au bas de l'escalier. Harley consulta sa montre et s'adressa au conducteur de l'auto.

— Pressez-vous, n'est-ce pas ?... et descendez-nous place du Châtelet, devant le théâtre.

Durant le trajet, il ne répondit pas au docteur et parut même ne pas entendre un seul mot des bavardages insignifiants de celui-ci, qu'enfiévraient tous ces événements inattendus dans sa vie jusqu'alors si uniforme et si banale.

Un peu avant d'arriver au but de leur course, Vallençais fouilla dans la poche intérieure de son pardessus et en tira un minuscule revolver qu'il tendit à son compagnon.

— Tenez, voici un outil qu'il est toujours bon d'avoir avec soi, dit-il brièvement. Serrez-le, nous arrivons... Et quoi qu'il survienne tout à l'heure, ne vous étonnez de rien, ne me quittez pas d'une semelle et soyez prêt à exécuter tous les mouvements que je vous commanderai.

— Mais, bon Dieu, à quelle expédition marchons-nous donc ? s'exclama Pitache abasourdi par les mystérieuses paroles de son chef.

Celui-ci ne répondit pas. Il avait payé l'auto et emmenait le docteur rapidement.

Ils traversèrent la Seine.

— Tiens, quelle foule aux abords du Palais de Justice ! remarqua Pitache.

Avec décision, Vallençais s'ouvrait un passage au milieu de groupes de gens à la mine passablement patibulaire qui s'agitaient et parlaient à voix haute.

Justement, là-bas, une voiture cellulaire venait de s'arrêter.

Entre des gardes municipaux, un prisonnier descendit du véhicule. Pendant un instant, on l'aperçut distinctement. Il était petit, maigre, pâle et brun, l'œil exalté, un peu hagard, les traits fins et délicats. Une petite moustache dorée ombrageait sa lèvre crispée par l'angoisse.

A ce moment précis, suivant un long sifflement aigu qui paraissait un signal, un hurlement fut poussé simultanément par plus de cinq cents voix, et une formidable, une irrésistible poussée en avant eut lieu.

Une véritable houle humaine courut, envahit la rue, submergea voiture, chevaux, gardes, qui, bousculés, enveloppés, tirés à droite et à gauche, disparurent parmi les flots de cette horde inopinément surgie.

Ce furent des minutes de confusion et de désordre inexprimables.

Tenant solidement Pitache par le bras, Vallençais fendait merveilleusement la mêlée. Durant une seconde le docteur aperçut le visage pâle du prisonnier, entendit l'exclamation de celui-ci, lorsqu'il reconnut la figure ardente d'Harley de Vallençais penchée vers lui...

Puis, ce fut une cohue indescriptible que traversaient des cris tragiques, car à présent des gardes à cheval coupaient la foule.

Jamais Pitache ne put par la suite reconstituer dans sa mémoire par quelles péripéties il passa pour se trouver, quelques instants plus tard, — sans qu'il eût conscience de la réelle durée de ces minutes, — assis sur les coussins d'une superbe automobile fermée, qui démarra prestement et fila instantanément à grande allure.

A ses côtés se tenaient le marin et le prisonnier de naguère, sur lequel Harley avait jeté une immense pelisse qui le dissimulait presque totalement.



Une véritable houle humaine courut, envahit la rue.

Le conducteur, seul à l'avant de l'auto, était un beau nègre, correctement vêtu de peaux, et coiffé d'une casquette vernie.

Le boulevard Saint-Germain, la place de la Concorde, la rue Tronchet, le boulevard Haussmann filèrent vertigineusement.

Harley ordonnait :

— Habillez-vous, Pierre.

Le jeune homme obéit, endossant la pelisse, se coiffant du bonnet fourré préparés pour lui.

L'auto s'arrêta devant une belle maison. Les trois hommes descendirent. Harley s'adressa au nègre.

— Soliman... Rallie l'avenue de Clichy, termine tous les emballages et fais les expéditions à la gare de P.-L.-M... Je ne repasserai pas à la maison. Tu me retrouveras à la gare d'Orléans, pour le train convenu.

Le nègre s'inclina.

— Bien, capitaine.

Au rez-de-chaussée, sur la cour, Vallençais fit entrer ses compagnons dans un élégant appartement dont il avait la clef sur lui.

En passant devant la loge, il jeta un ordre au concierge qui s'empressait pour le saluer.

— Voulez-vous envoyer chercher tout de suite deux fiacres ?

Lorsque la porte fut refermée, dans le silence discret du petit appartement, Pitache laissa échapper un cri anxieux.

— Enfin, me direz-vous ce que tout cela signifie ?

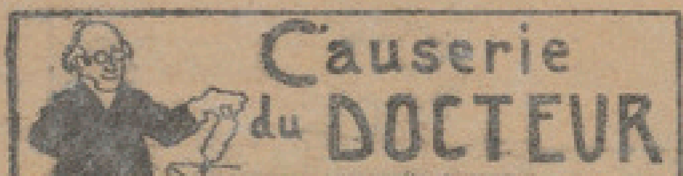
Vallençais le regarda en souriant.

— C'est fort simple, mon bon Pitache !... Nous venons de très heureusement faire évader un accusé que l'on menait à l'audience de la cour d'assises...

DANIEL HERVEY.

(La suite dans le prochain numéro.)





CAUSERIE DU DOCTEUR

Le coucher, le repos et le lit.

« Qu'est qu'un lit en général ? dit Bailly. C'est un lit de repos pour la nature souffrante et un moyen de sommeil pour la nature que les souffrances ont exténuée. »

Si l'homme n'a qu'une manière de délassser ses membres fatigués, il faut qu'il mette les muscles, qui servent aux mouvements volontaires, dans la relâchement le plus parfait et il ne peut l'obtenir que dans la position couchée. Ainsi, la terre sur laquelle il rassembla les ajoncs, des feuilles sèches, fut son premier lit qu'il recouvrit de peaux d'animaux.

Y a-t-il aussi une manière d'être du corps dans un lit, dont l'académique maintien soit une naturelle invitation au sommeil ? Ne suffit-il pas de s'affaisser brutalement, les poings fermés, la bouche béante, le ronflement inévitable, sans souci de conserver une position correcte, selon d'immuables principes ?

Recroquevillés ou rigides, en chien de fusil, les dormeurs s'astreignent à des attitudes contrefaites, et méconnaissent celles que l'on doit préférer : le corps reposant à plat, la tête peu élevée, variable selon les individus, mais n'entraînant aucun effort musculaire.

Sur le dos, on est mal à l'aise, et dans une situation contrefaite et plus spécialement féminine.

Sur le côté gauche, le sommeil devient pénible, agité et l'on s'exposé à l'oppression, aux suffocations et aux malaises multiples provenant des troubles apportés aux fonctions circulatoires. C'est donc sur le côté droit que Morphée doit nous trouver préparés pour le sommeil.

Il est bon de s'adonner au repos lorsque la digestion est terminée, et de se coucher tôt, de se lever à l'aube, à l'heure fixe. La substitution de la nuit au jour est une pratique détestable dont les noctambules ne tardent pas à ressentir la pernicieuse influence sur la santé.

La transition de la veille au sommeil doit être brusque, sans intermédiaire rêvasserie, production d'hallucinations. Le sommeil prolongé est aussi une cause de fatigue, d'engourdissement de l'activité intellectuelle et morale, et ceux qui s'immobilisent dans les délices de la grasse matinée sont généralement mous, rêveurs et inhabiles, pendant le reste de la journée.

Un lit rationnel et compatible avec la santé ne devra pas être parfaitement horizontal, mais légèrement incliné de la tête aux pieds et de manière que les membres puissent être dans la flexion parfaite. Il faut pouvoir s'y étendre convenablement et se retourner aisément, pour reposer la partie sur laquelle on aurait été déjà appuyé trop longtemps.

Les matelas de laine, posés sur un sommier ni trop dur ni trop mou, réalisent ce qui convient de mieux au point de vue hygiénique.

Faut-il s'occuper de la descente de lit dont l'utilité n'est pas contestable pour éviter les refroidissements des pieds ? Du moins est-il séant qu'elle soit d'une propreté incontestable et qu'on ne se contente pas d'immobiliser, devant le lit, une peau de chèvre ou d'autre animal velu, saturée et imprégnée sans cesse de sédiments sans nom, et servant à emmagasiner incessamment les poussières pathogènes.

D'un autre côté, il est préférable, quand on peut, de coucher seul et surtout de ne pas accepter de partager le lit d'un ami dont on ne connaît pas l'état de santé, afin d'éviter le plus possible l'aspiration d'une haleine toujours viciée d'acide carbonique et la possibilité par les transpirations d'attraper des maladies microbiennes.

Dr KESLER



MOYEN DE PRÉPARER UN EXCELLENT TAFFETAS D'ANGLETERRE

Faites fondre de la colle de poisson dans un peu d'eau chaude. Laissez reposer vingt-quatre heures et faites évaporer presque toute l'eau par une chaleur douce. Faites alors dissoudre le résidu dans un peu d'esprit de vin rectifié, et filtrez le tout au travers d'un morceau de toile. La masse filtrée doit avoir la consistance d'une gelée. Tendez un morceau de taffetas très léger sur un cadre de bois en le fixant tout autour avec une aiguille et du fil. Faites de nouveau fondre la gelée, et appliquez-la sur la soie avec un pinceau doux. Lorsque la première couche est sèche on en applique une seconde.

On termine en passant sur la surface, après que le tout est bien sec, deux ou trois couches de baume du Pérou.

Ce taffetas restera toujours souple et ne se cassera pas.

PROCÉDÉ POUR POLIR LES ONGLES

Se brosser à plusieurs reprises les ongles avec la pâte suivante :

Carmin en poudre.......... ...	0 gr. 25
Glycérine......................	5 — 00
Magnésie......................	19 — 00

Nettoyer ensuite les ongles à l'eau claire : ils auront acquis un beau brillant.

M. R.



LE TÉLÉPHONE POPULAIRE

En plusieurs grandes villes des Etats-Unis, la Compagnie Bell a fait installer, dans les principales rues, des appareils téléphoniques, qui ressemblent à nos avertisseurs d'incendie. Le passant qui veut téléphoner met dans la fente de l'appareil une ou deux pièces de monnaie, suivant le temps que doit durer la conversation.



La boîte téléphonique s'ouvre et se ferme au gré du client de passage ; la pièce de monnaie établit la communication.

Et cela marche sans obstacles, sans incidents, sous l'œil même du public, qui exerce la surveillance et empêche les tours des lousfics.

LE CRAPAUD CORNU

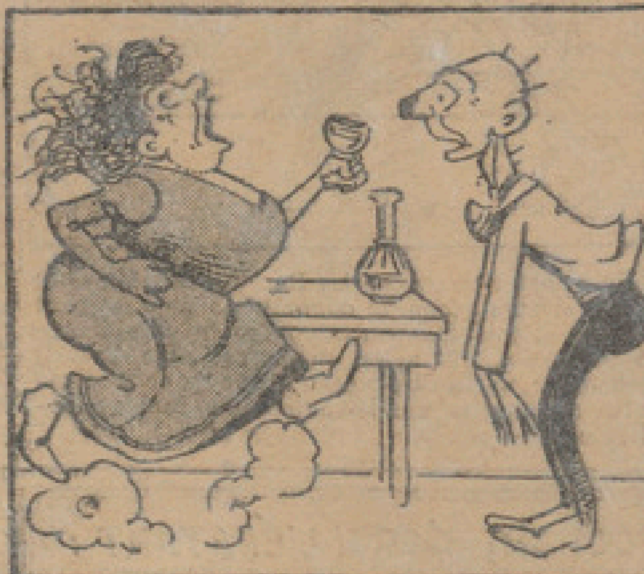
Cet animal est bien certainement un des reptiles les plus curieux que l'on connaisse.

Bien qu'il soit appelé et connu sous le nom de crapaud cornu d'Arizona (Etats-Unis), ce n'est pas tout du tout un crapaud.

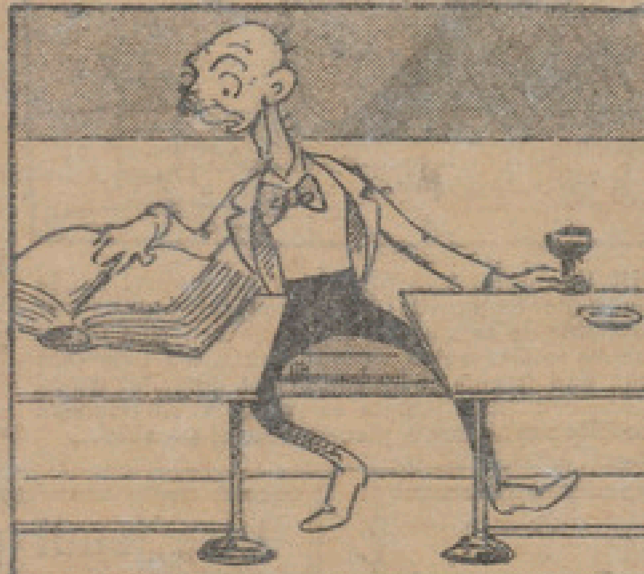
C'est, en réalité, un lézard ; il vit de préférence dans le désert et se nourrit d'insectes : hannetons, scarabées, etc. Il se bat à la façon des taureaux et rien n'est plus curieux que de voir un combat entre deux crapauds cornus.

Sans avoir nulle intention de se tuer, ni même de se faire aucun mal, les deux assaillants se saisissent par les cornes et cherchent à se culbuter. Il faut voir alors la mine du vaincu ; lorsqu'il a été ainsi culbuté, il s'en va piteusement se terrer dans le sable.

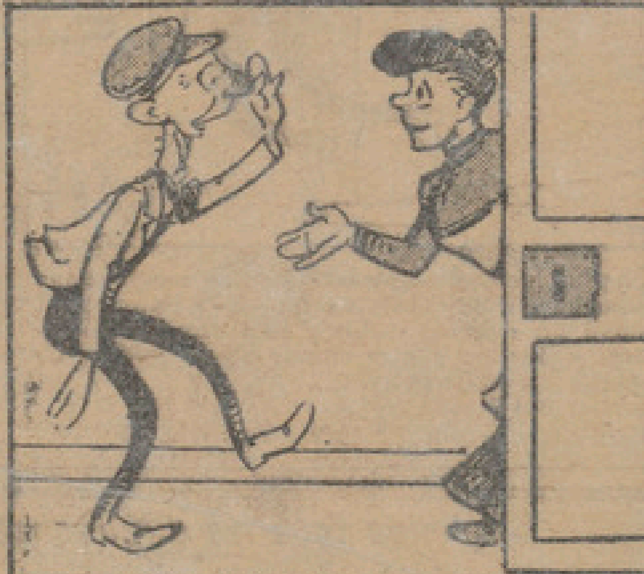
LES FORTES ÉMOTIONS DE BACCHUS TORDBOYAUX



Ce soir-là, en rentrant chez lui, Bacchus Tordboyaux, zingueur, trouve sa moitié en proie à une agitation des plus vives. « Eudoxie ! s'écrie-t-il inquiet, qu'est-ce que t'as à te tortiller comme ça ? — Cours chercher un médecin ! répond l'ange du foyer... j'ai que j'ai avalé un verre d'eau de Seine ! »

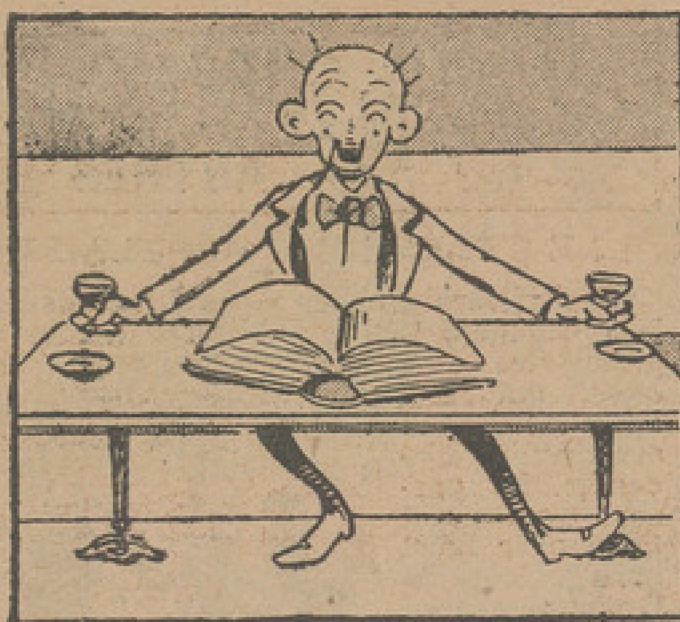


A cette affreuse révélation, Bacchus Tordboyaux, affolé, se précipite chez un marchand de vins. « Vite ! beugla-t-il ... un rhum et le Bottin ! » Puis, tout en dégustant son alcool de prédilection, il cherche, d'un doigt fiévreux, l'adresse d'un docteur à proximité...

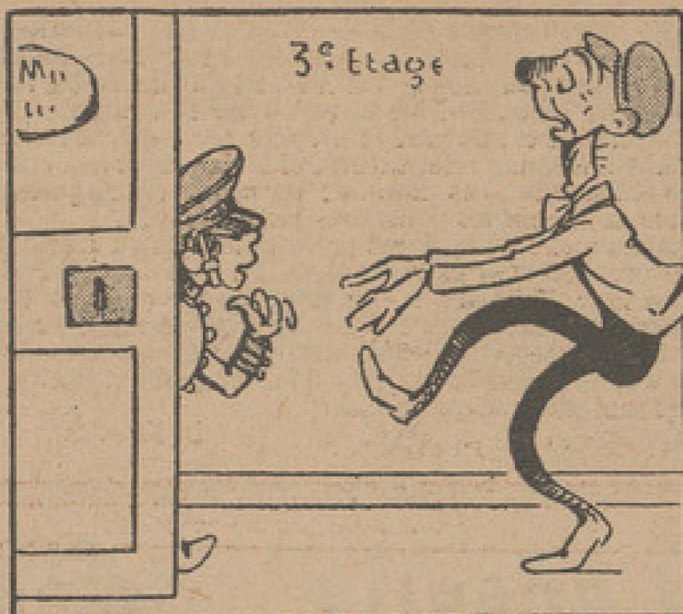


Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il se rue chez le praticien en question... « Le docteur ! demande-t-il haletant... c'est pour ma femme qui s'est empoisonnée ! — Monsieur est sorti, et il ne rentrera qu'après-demain... Si vous voulez qu'on vous l'envoie ! » (Voir la suite page 12.)

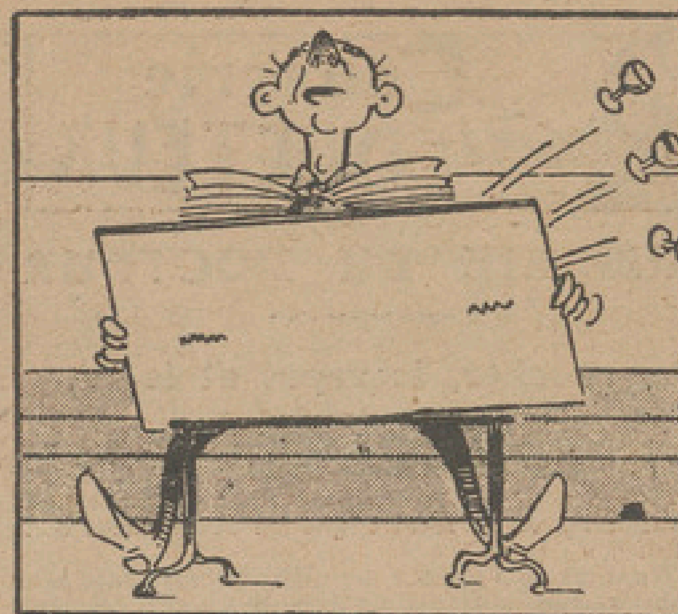
LES FORTES ÉMOTIONS DE BACCHUS TORDBOYAUX (*Fin.*)



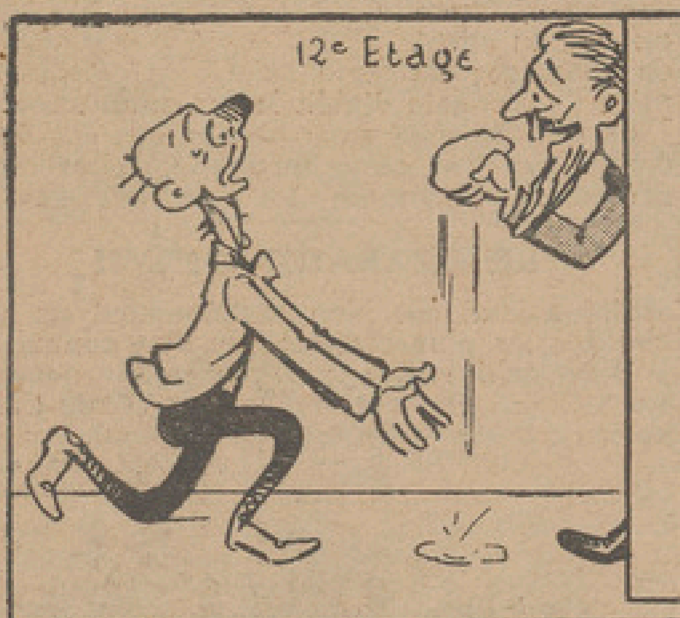
Bacchus Tordboyaux n'en entend pas plus long! Il se reprécipite chez un autre marchand de vins et commande deux rhums et le Bottin! Puis, tout en sirotant son alcool préféré, il parcourt d'un œil fébril, la page des docteurs en médecine.



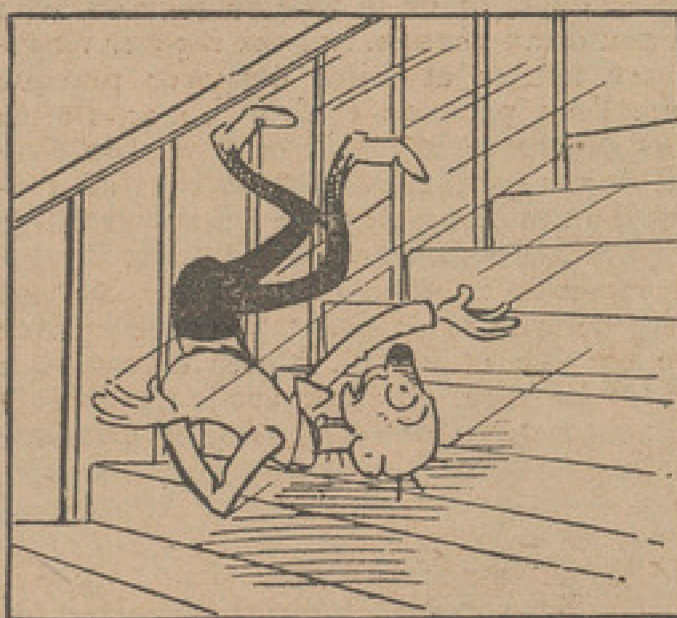
Au bout d'un quart d'heure, il en trouve un à proximité, et pique un galop jusque chez ce praticien libérateur. « Vite! vite! jeune homme! hoquète-t-il, c'est pour ma moitié qu'agonise empoisonnée! — C'est pus un médecin, lui répond le chasseur... c'est une entreprise de fruits secs! le médecin vient de déménager! »



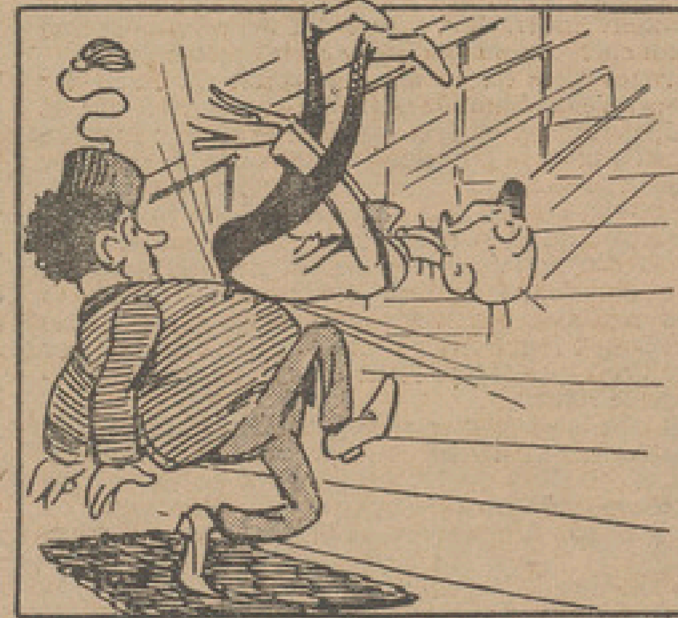
Bacchus Torboyaux, désespéré, se reprécipite chez un autre marchand de vins. « Trois rhums et le Bottin! » hurle-t-il... Puis, tout en savourant l'alcool de son cœur, il parcourt, d'un regard angoissé, les adresses médicales...



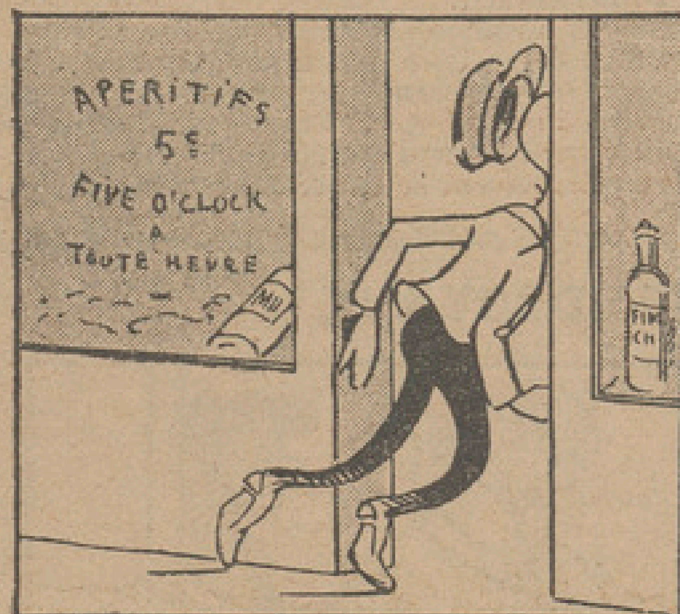
Au bout d'un quart d'heure, ayant mis le doigt sur l'une d'elles à proximité, il vole, rapide comme les aquilons, chez ce sauveur inespéré! « Passez-moi le docteur! gémit-il... Poupoule qui s'est poisonnée! — Le docteur? sanglote le type qui lui a ouvert la porte... il vient d'expirer ce matin! La veuve éplorée ne continuera pas son commerce! »



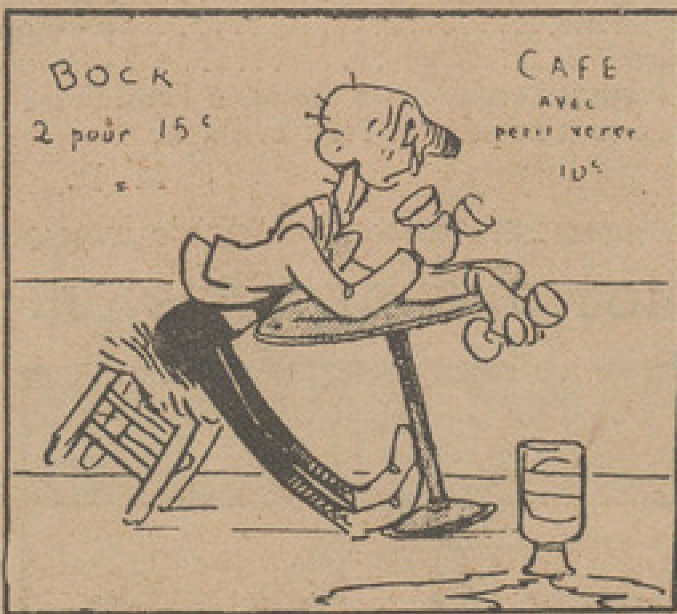
« Cette fois! clame Bacchus Tordboyaux, je sens que c'est la fin! Poupoule, t'as les deux ripatons dans la tombe! C'est pus la peine de t'amener un médecin!... » Et, tout titubant, Bacchus Tordboyaux s'éboule dans les escaliers avec un fracas de tonnerre!



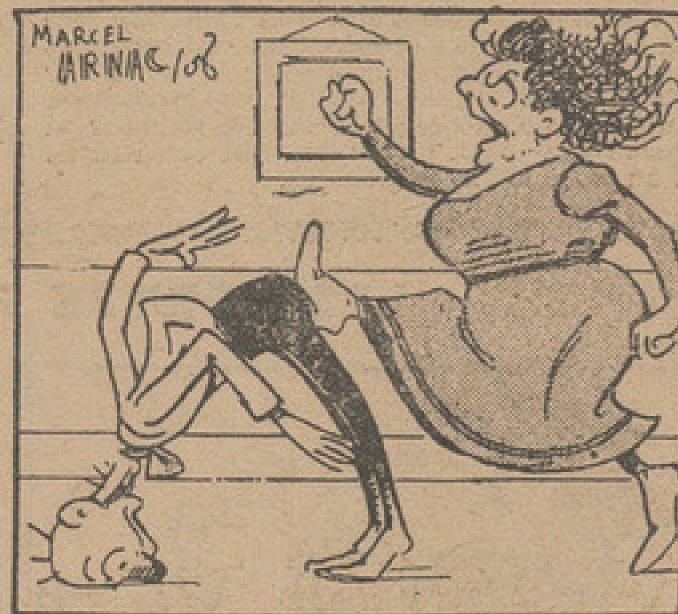
Le concierge, sorti de sa loge pour se rendre compte de la provenance de ce tumulte inhabituel, reçoit le poivrot en pleine poitrine! Il tombe sur le derrière en poussant des cris d'orfraie! Bacchus Tordboyaux...



... profondément impressionné, n'en continue pas moins sa marche chancelante, jusqu'à ce qu'ayant trouvé un café sur sa route il rentre s'y désaltérer. « Garçon! quatre rhums et un paquet de caporal... » commande-t-il...



Et il ajoute, très digne : « Au moins! j'ai la conscience tranquille! J'aurai tout fait pour sauver Poupoule de la mort! Mais ça ne fait rien : c'est dur de penser qu'on a écoulé toute son existence avec une femme douce comme un ange, et qu'on n'entendra plus jamais sa voix! » Et Bacchus Tordboyaux se met à pleurer conme un veau...



Un quart d'heure après, Bacchus Tordboyaux regagne, en zigzags, le domicile conjugal... et il est tout étonné d'entendre encore la voix d'ange de Poupoule, qui ayant eu la présence d'esprit d'absorber un contre-poison est revenue à la vie et lui administre sur-le-champ une raclée inoubliable!

ANECDOTES

Un râtelier pour deux.

Le sergent Bidart, un vétéran de Crimée a invité son compagnon d'armes, Rastoil à déjeuner chez lui.

On sert un large bifteck que



Bidart découpe, et dont il tend la moitié à Rastoil.

Celui-ci remercie, mais regarde le morceau de viande sans y toucher.

— Pourquoi ne manges-tu pas? fait le sergent.

— Il ne me reste qu'une seule dent. Je ne mange plus que de la soupe et du hachis.

A ces mots, Bidart s'attendrit... Et pris d'une idée soudaine, il tire son râtelier de sa bouche et le met devant l'assiette de son convive, en disant :

— Commence, ma vieille, tu me le rendras quand tu auras fini !

Crépuscule d'un peintre.

Un comité de gens charitables vient de se fonder pour venir en aide à l'un de nos plus grands artistes, qui se trouve en une posi-



tion digne d'intérêt. Combien de grands artistes se trouvèrent dans la misère !

Vers la fin de la vie de Greuze, on vit ce fait inouï : un charbonnier achetant pour six liards une tête de Greuze, la clouant à même la devanture et traçant dessus à la craie:

A LA BELLE CHARBONNIÈRE !

Hélas! les vrais artistes enrichissent les héritiers.



— Ben t'es pas encore soldat de 1re classe?

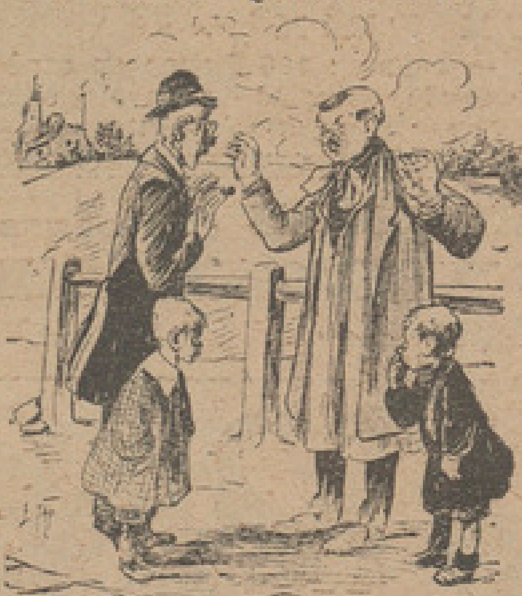
— Non. Mais, c't'année, comme y a quinze généraux à nommer, ça va faire de l'avancement.



— Penses-tu que je vas rester tout le dimanche à respirer l'air empesté de la caserne ?

— Ah ! non, je sors, je vas à l'hôpital voir Ribotin qui a la fièvre scarlatine.

EN PLEINE QUINCAILLERIE



— Mon fils a des vices épouvantables.

— Le mien est rempli de clous.



— C'est pas aéré suffisamment ici, caporal, ça sent une mauvaise odeur.

— On n'avait rien remarqué avant l'arrivée de mon lieutenant !

ANECDOTES

Un petit cadeau.

Montesquieu disputait un jour sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux.

Celui-ci, après plusieurs raison-



nements débités avec feu, s'écria :

— Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête.

— Je l'accepte, répondit froidement Montesquieu, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

L'apprenti fondeur.

La cloche de Breslau a une histoire bien triste. En 1836, un vieux fondeur de la ville avait cru trouver la formule suprême d'un alliage merveilleux.

Le métal avait été versé dans le moule, et le vieillard, voulant se reposer quelques instants, laissa son



jeune apprenti auprès du moule, en lui recommandant de ne pas toucher au métal en fusion.

Mais, ce jeune garçon, désirant faire jaillir de belles gerbes d'étincelles, plongea dans l'alliage liquide une grosse barre de fer. Aussitôt le métal, au contact d'un objet froid, se mit à bouillonner, et l'enfant, terrifié, courut appeler son maître.

Le fondeur accourut, et, croyant à la perte de son chef-d'œuvre, il entra dans une telle colère, qu'il empoigna son apprenti et le jeta dans le métal fondu.

La voix de cette cloche est unique, admirable, disent les fidèles de Breslau...

Pauvre petit apprenti !



Enigme.

J'ai tué bien des musulmans
Et ranimé bien des malades.
Maréchal de France égal'ment,
Oh ! ceci sans fanfaronnades!
Mais pour éviter tous malheurs,
Ne me prenez pas vers onze heures,

Charade.

Mon premier mesure environ 75 c.m.,
Mon second peut être lourd ou léger,
Mon troisième est souvent solitaire,
Mon tout sert à fabriquer un terrible poison.

Casse-tête.

Dans ces lettres trouver deux prénoms.
a a a a b h i m m r u z

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas :
Ajoutez-m'en un : je suis le symbole de la bêtise.
Ajoutez-m'en deux : Je deviens un département.
Ajoutez-m'en trois : Vous me rendez désœuvré.
Ajoutez-m'en quatre : Je suis le symbole de la gaieté.

Mots cachés.

Dans chacune de ces phrases, découvrez un grand homme.

— Vraiment, tu n'aurais pas dû, ma chère amie, revenir si tard !...

— Nous n'avons rien à craindre des Allemands car nos frontières de l'Est sont bien fortifiées.

— Après qu'elle eut gobé six huitres, Pétronille pensa mourir.

Un peu d'histoire.

Quel est le grand guerrier qui, voyant ses cavaliers courber la tête sous les boulets, mais la relever aussitôt dans la crainte d'être réprimandés, leur dit : « Mes enfants, il n'y a pas de mal : de tels visiteurs valent bien une révérence !... »

Mots carrés.

1 Prénom et verbe première conjugaison,
2 Fruit rouge, aigrelet, d'un arbre cher aux ébénistes.
3 C'est une bonne précaution lorsqu'on cloue quelque chose.
4 Cherchez dans les départements.
5 Sain et hygiénique lorsqu'on est petitement logé.

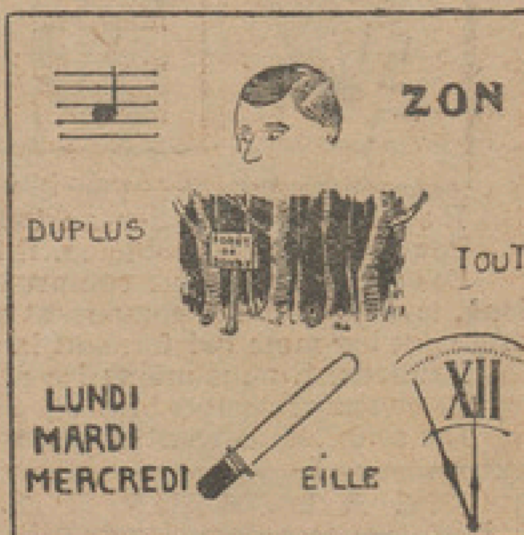
Calembours.

Comment feriez-vous aboyer un chat?
Pourquoi les cuisinières manquent elles parfois de cœur ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

N. B. — Les lecteurs qui ne comprendraient pas l'un ou l'autre de ces amusements verront, dans les solutions paraissant dans le prochain numéro, la manière de s'y prendre et pourront à l'avenir les déchiffrer eux-mêmes

RÉBUS



(Solution dans le prochain numéro)

PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

1re SÉRIE



N° 1. ....



N° 2. ....



N° 3. ....

Les reconnaissez-vous?..

« Non, car il faudrait pour cela les connaître, » allez-vous nous répondre.

Eh bien, chers lecteurs, je suis sûr que vous connaissez ces trois personnes, car cent fois vous avez déjà vu leurs portraits.

Si, aujourd'hui, du premier coup d'œil, vous ne pouvez mettre un nom sous chacune de ces photographies, c'est que nous leur avons fait subir une légère transformation.

L'un de ces trois personnages, très en vue, a peut-être une barbe de sapeur?... Si cela est, nous avons pris une paire de ciseaux et nous lui avons coupé la barbe. Le reconnaissez-vous maintenant?... — Pas davantage.

Alors c'est que peut-être il n'a pas de barbe et qu'il est chauve : dans ce cas nous l'avons affublé d'une paire de magnifiques favoris et d'une chevelure abondante?...

Dans aucun cas les traits du visage n'ont été modifiés. Nous ne nous sommes permis des changements que pour les cheveux, la moustache et la barbe.

Ce concours comprendra dix séries. Nous publions aujourd'hui la première.

Les solutions ne devront nous être envoyées qu'après la 10e série parue.

NOMBREUX PRIX

1er Prix : 500 francs en espèces. — 2e Prix : 200 francs en espèces. — 3e Prix : 100 francs en espèces. — 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e Prix : chacun 25 francs en espèces et de nombreux prix en nature (montres, bracelets, épingles de cravate, chaînes de montres, appareils photographiques, phonographes, etc., etc.) tous ces articles représentant une réelle valeur et un intérêt véritable.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMMES

1re SÉRIE



Il s'agit de reconstituer un texte suivi.

Pour résoudre le problème, il faut déchiffrer les lettres de chaque monogramme et à l'aide de ces lettres composer le mot cherché.

Chaque monogramme comprend toutes les lettres formant le mot à trouver, lorsque le mot est court. Dans le cas contraire, si le mot est très long, les lettres qui le composent sont en deux monogrammes. Dans le dessin que nous donnons ci-dessus les monogrammes sont dans le même ordre que les mots qui forment la phrase à reconstituer. Tous nos jeunes lecteurs peuvent donc, avec de la patience, résoudre le problème.

Maintenant, nous prions les parents d'aider le moins possible, pas du tout vaudrait encore mieux, les jeunes chercheurs.

Ce concours comprendra dix séries. Nous publions aujourd'hui la première.

Les solutions devront nous parvenir en une seule fois, après l'apparition de la 10e série.

BON A DÉTACHER N° 1.
Les reconnaissez-vous ?..

LISTE DES PRIX

1er Prix. Une montre en or. — 2e Prix : Une chaîne en or. — 3e Prix : Une montre en argent. — 4e Prix : Une montre en vieil argent. — 5e Prix : Une chaîne en argent et d'innombrables prix intéressants. TOUTES LES SOLUTIONS JUSTES SERONT PRIMÉES.

BON A DÉTACHER N° 1.
Texte en monogrammes.

UN SOU PAR JOUR — 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fondant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques, boitier à charnières.



Montre dame, 10 rubis.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Écrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3. Rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boite s'ouvre et laisse apparaitre les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

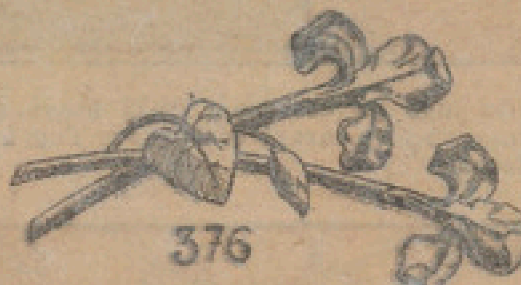
Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e^)

BROCHES ET BAGUES







N° 366. — **BROCHE** dorée et oxydée, gravure japonaise.
Prix franco.......... **1.25**

N° 371. — **BROCHE** or doublé, finement travaillée.
Prix franco.......... **3. »**

N° 376. — **BROCHE** titre supérieur, un branchage.
Prix franco.......... **5.50**













N° 311. Chainette, argent, 3 turquoises.	*Franco.*	2.50	N° 324. Or sur argent, 1 émeraude et roses.	*Franco.*	7. »
N° 317. Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	» —	3.25	N° 333. Titre supérieur, tête de lion, mat.	—	9.50
N° 307. Marquise, titre supér., 4 pierres.	—	5.25	N° 334. Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	—	10. »

AVIS — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal.
Moyennant 1 franc d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

A CRÉDIT

* * *

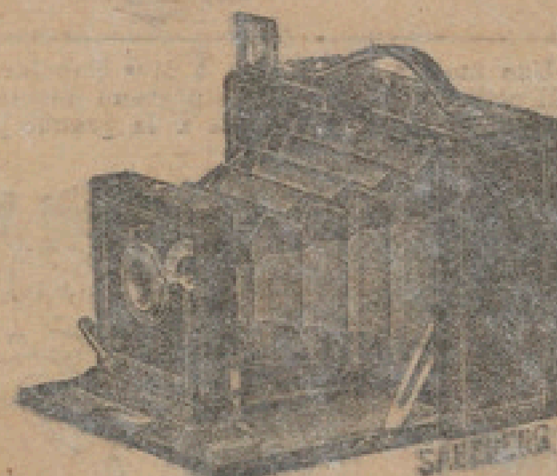
Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

TOUS SES ACCESSOIRES

ET

PRODUITS



L' " EXCELSIOR "

1° **APPAREIL** genre " Folding " à soufflets toile, coins peau 9×12 gain chagrin ; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané ; viseur mobile ; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir, intérieur acajou laqué ; ornements nickelés ; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS** doubles à volets ;
3° **UN PIED** de campagne ;
4° **UN CHASSIS-PRESSE** américain ;
5° **3 CUVETTES** ;
6° **UN PANIER LAVEUR** ;
7° **UN ÉGOUTTOIR** ;
8° **UNE LANTERNE** verre rouge ;
9° **UNE BOITE** 6 plaque 9×12 ;
10° **UNE POCHETTE** papier sensible ;
11° **UN FLACON** révélateur ;
12° **UN FLACON** virage-fixage ;
13° **UN PAQUET** hyposulfite ;
14° **UN MANUEL** mode d'emploi.

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en **10 mois, 3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

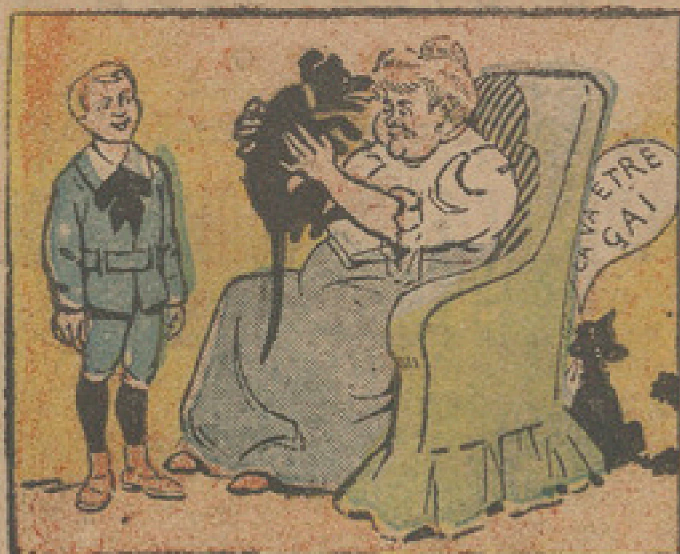
Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

3. Rue de Rocroy, 3. PARIS.

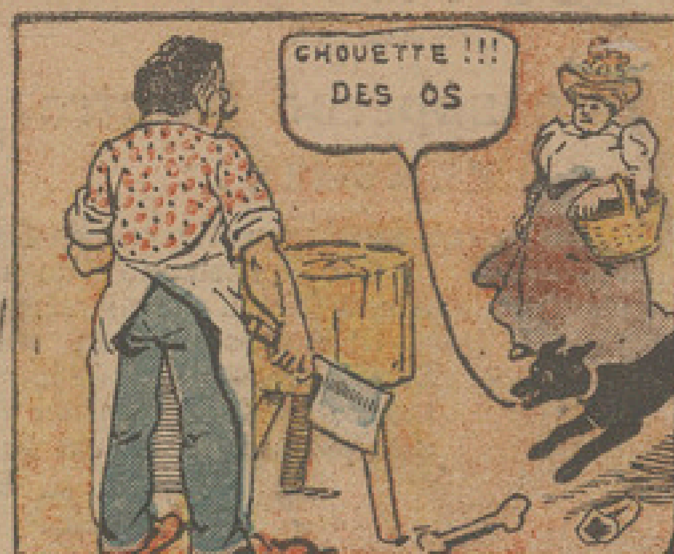
TOM EST GELÉ



Une amie a fait cadeau à Mme Papelard d'un joli petit chien noir. Cela, au grand désespoir du matou de la maison, mais à la grande joie de Gustave.



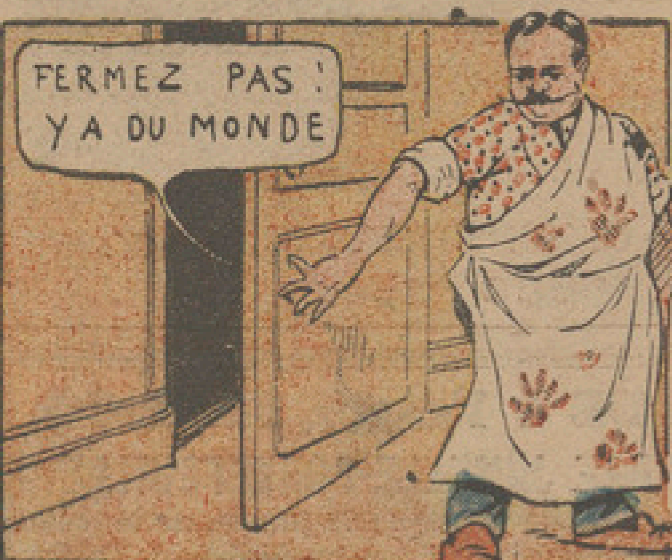
C'est un amour de chien ; on l'a baptisé Tom! Il accompagne Mme Papelard dans ses courses en ville. C'est lui qui porte, et avec quelle fierté ! le panier à provisions.



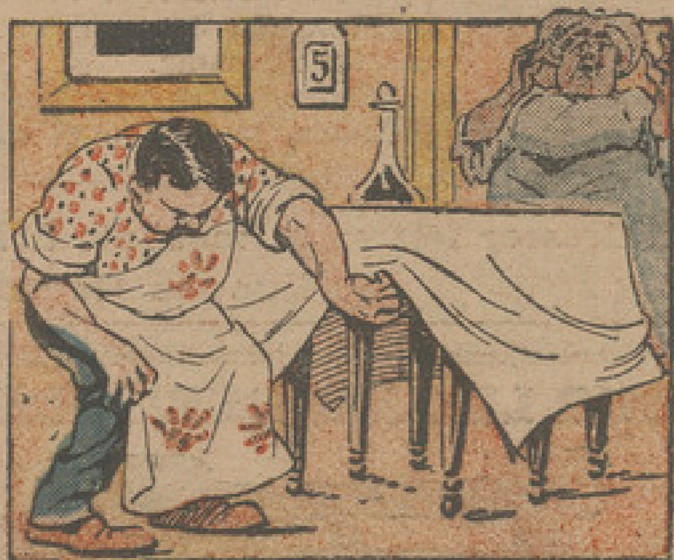
L'autre matin, comme à l'habitude, Mme Papelard s'en va chez le boucher, flanquée, bien entendu, de son inséparable Tom.



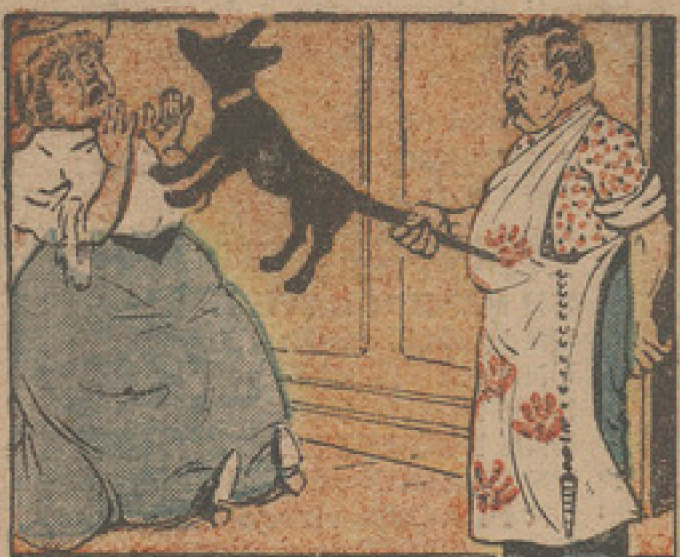
Le boucher prit sa viande dans la glacière et, oubliant d'en fermer la porte, servit sa cliente. Or, Tom est curieux. C'est son seul défaut



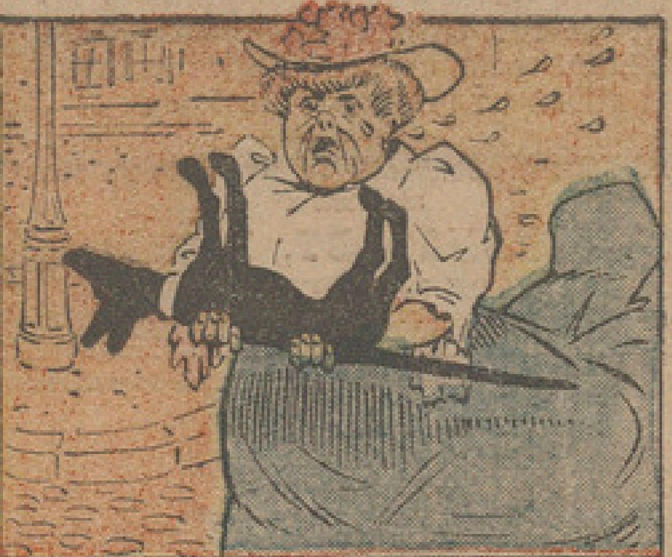
Voyant une porte entr'ouverte, il s'empressa d'y fourrer son nez. Comme on n'y voyait goutte, il entra... A ce moment, le boucher, machinalement, ferma le battant, emprisonnant le malheureux Tom.



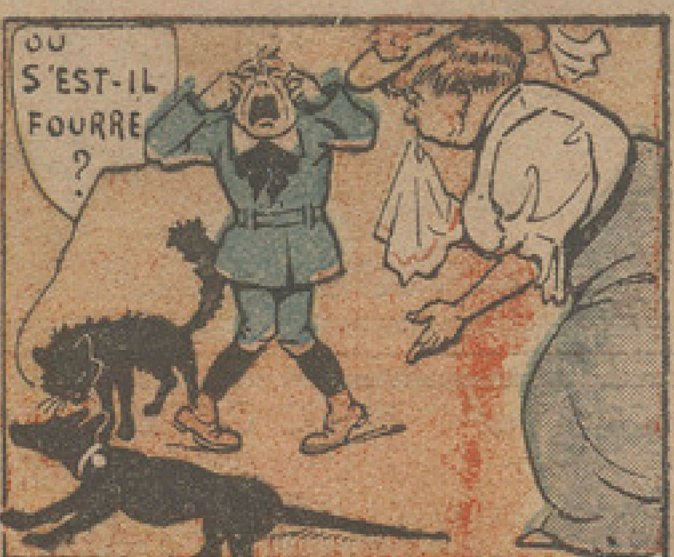
Mme Papelard appelle son chien... Personne.. et pour cause... Le boucher fouille sa maison... Rien! Il songe alors à sa glacière et l'ouvre, par acquit de conscience.



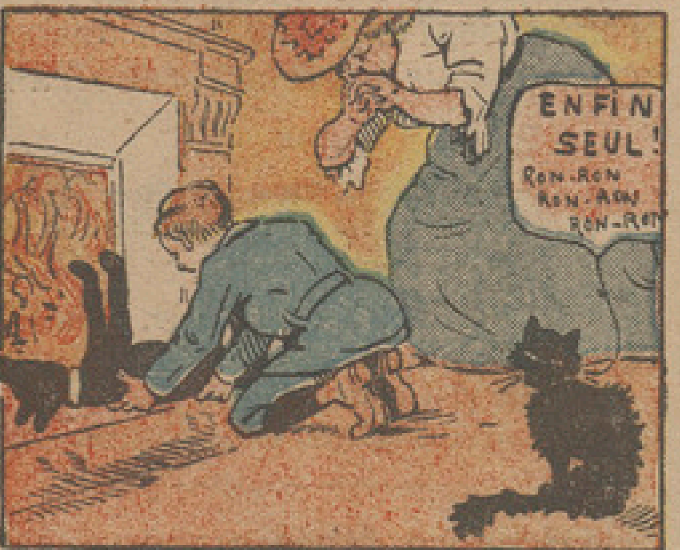
Juste!... Tom est là!!!... Il le prend par la queue... Le chien a été glacé, gelé, figé... et c'est dans cet état qu'il le tend à Mme Papelard



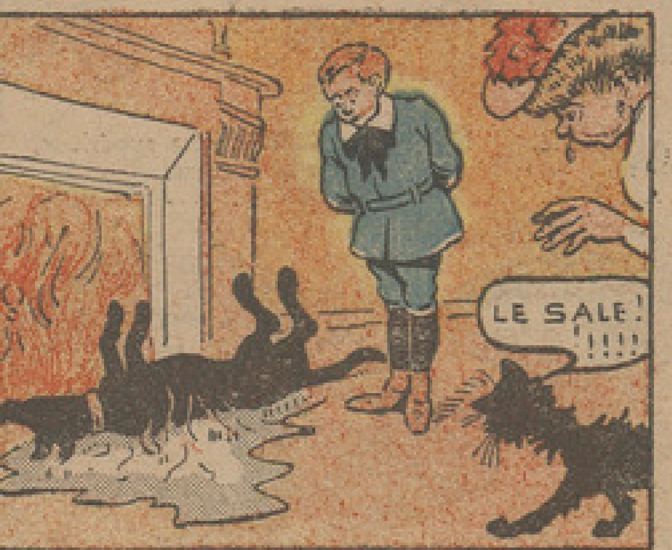
On juge du désespoir de la brave dame qui remporte en courant son pauvre Tom à l'état de glaçon.



Mais cela devint tout à fait dramatique quand le jeune Gustave aperçut le corps rigide de son chien. Il fit retentir la maison de cris épouvantables



Tom fut posé par hasard auprès du feu. Mme Papelard et son fils se désolaient. Il n'y avait que cet égoïste de chat qui riait dans sa barbe.



Soudain une convulsion agita le corps de maître Tom. Peu à peu, à la chaleur du feu, il se dégelait... Il ouvrit un œil... puis l'autre.



Il regarda autour de lui et d'un bond sauta à la figure de ses amis en aboyant de joie. Il s'est juré à lui-même de ne jamais plus entrer dans les glacières. Quant au chat, il en a fait une maladie. Tout est bien qui finit bien.

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant* : Maurice Offenstadt.